

changé, car il me souvient qu'il n'y avoit autrefois que l'excellent Lope Vega, qui en écrivit.

Nous représentâmes donc cette Comedie, qui fut autant mal ordonnée qu'elle étoit mal faite: tellement que personne ny peut jamais rien comprendre, & chacun s'en alla fort mécontent.

Le lendemain, le compositeur croyant l'avoir bien reformée, nous obligea de la jouer encore: le sort voulut pour moi qu'elle commençoit par une guerre, & que j'entrai sur le Theatre armé de cuirasse, d'une salade & d'une rondache; car sans cela j'eusse été assommé à coups de pierres, & de bâtons qu'on me jetta.

Jamais on ne vit une telle tempeste; en effet, la Comedie me tiroit bien ce payement-la, car elle changeoit un Roy de Normandie en hermite, sans rime n'y raison, & faisoit entrer deux laquais pour un plaisant intermede, & puis pour demesler les intrigues, il se faisoit un mariage general de tous les personnages, mais nous eûmes bien ce qu'il falloit.

Nous nous mîmes tous à quereller & blâmer nôtre poëte mal éclos, & moi lui remontrant a quel danger il nous avoit exposez, il me dit qu'il n'y avoit rien du sien en la Comedie, si non les changemens d'une chose devant une autre, dont il avoit fait un manteau de toutes pieces raportées, & que tout le mal venoit de n'avoir pas été bien recousüe, & rentraités ensemble.

Il me confessa que tous les Comediens qui composoient des Comedies, étoient obligez à restituer: car ce n'étoit que des larcins qu'ils faisoient à autrui, & qu'il n'y avoit point de Comediens qui puissent faire un seul vers autrement.

Cét artifice-la , ne me sembla impertinent , aussi me prit il envie de m'en servir , je me trouvois avoir une certaine inclination a la poésie , veu aussi que je connoissois quelques Poëtes , & que j'avois leu Garcilaso, un ancien poëte Espagnol , tellement que je me déliberai de me jeter sur l'art , & ainsi avec le gain que nous faisons , je passois doucement la vie , car nous amandâmes nos fautes passées , & fîmes des Comediens d'importance , ou je gagnai beaucoup de bonne reputation , & encore de meilleur argent.

Nous n'avions pas séjourné un mois dans Tolede , que j'avois de-ja fait profit de trois bons habillemens , & même il se trouva d'autres compagnons qui me vouloient débaucher pour aller avec eux.

Je faisois de-ja de l'entendu dans la Comédie , je me disois des plus fameux , je reprimois leurs gestes & leurs accents : on me demandoit mes avis pour les décorations de Theatre , & pour faire les feintes , si quelqu'un nous venoit a presenter quelque Comédie nouvelle ; il falloit que ce fut moi qui l'examinast ; de sorte que ie pris tant de vaine gloire de ma suffisance , que je me mis à repeter des rimailles , & en peu de jours je devins Poëte , & fus assez audacieux pour composer une Comédie , par le moyen de laquelle ma reputation fut tellement augmentée , que je n'avois pas assez de mains pour écrire des vers. On ne voyoit que processions de faux amoureux qui me venoient trouver , pour se confesser de l'état de leurs amours , & me prier de leur composer ; les uns des Chançons sur l'absence , les autres sur les desseins , d'autres sur la jalousie , & ainsi

du reste, selon la diversité de leurs passions ; mais chacune de mes pieces avoit son prix particulier. Il est vrai que je faisois bon marché, afin de m'a-tirer de la chalandise poétique.

Or une fois en écrivant une Comedie, il m'avint une chose la plus plaisante du monde, & encore qu'elle soit à ma honte, je ne veux pas laisser de vous la raconter.

Vous scaurez donc, que quand la fureur poetique me saisissoit, je me pourmenois par ma chambre, & recitois mes vers aussi haut, & avec la même vehemence, que si j'eusse été sur le Theatre.

Il arriva qu'une fois à l'heure de midy, comme la servante de l'hôtellerie où j'étois logé, montoit les degrez qui étoient fort étroits & obscurs, tenant deux plats l'un sur l'autre, l'un de potage, & l'autre de viande, qu'elle m'apportoit pour mon dîner, j'étois sur une description de chasse aux bestes fero-ces, & sur l'imagination d'un homme qu'un Ours avoit atterré, & comme si effectivement s'eust été moi-même, ie me mis à crier hautement.

*Sauve, sauve-toi de cét Ours,  
Si tu ne veux finir tes jours ;  
Je suis en pieces déchiré,  
Pour ne m'en être retiré,  
Sauve, sauve-toi, je le voy,  
Qui s'en va se jeter sur toi.*

La pauvre fille fut si effrayée de ma clameur, & de mes paroles, qu'elle crut que veritablement ie l'avertissois de se sauver de peur d'être dévorée. La

grande haste qu'elle eut de s'enfuir, la fit rouler sur les degrez, & les plats après elle, & s'en va dans la rue toute décoiffée, crier qu'il y avoit un Ours dans la maison qui étrangloit un homme.

Moi qui entendis cette rumeur, je sortis de ma chambre pour désabuser la pauvre fille, mais quelque diligence que ie puisse faire, ie trouvai déjà dix ou douze voisins à la porte avec des pertuisanes, des épieux & hallebardes, qui demandoient tous échauffez ou étoit cét Ours, ie leur contai l'occasion de la terreur panique de cette servante, & leur recitai les vers qui les avoient tous mis dans cette grande allarme.

Ils furent tous honteux de leur émotion, & pour se vanger, ils donnerent le Poete & la Poésie à tous les diables. La diette qu'il me fallut faire ce jour la sans besoin, me fit bien plus de mal que leur malediction : il me fallut dire grace avant le *Benedicite*.

Mes compagnons en ayant eu les nouvelles, en penserent composer une farce : toute la Ville en fut abreuvé, comme de plusieurs autres disgraces qui m'avinrent, tant que ie perséverai dans ce malheureux état de Poete.

Peu de tems après, il arriva un autre accident, qui fut ressentit de tous les membres de la compagnie, & s'adressa au chef. Le maître de la bande se trouva engagé en quelque dettes à des fripiers, qui lui avoient vendu des habillemens & autres ustenciles servant à son métier, & n'en pouvant être payez, ils lui firent mettre la main sur la fraise, qui fut gaudronnée à nôtre confusion, & le

constituèrent prisonnier, où il demeura fort long-tems ; car une infinité d'autres créanciers les vindrent arrester pour leur deu, le faisant serrer fort étroitement, & par ainsi tout nôtre pauvre corps fut démembré, & chacun fut contraint de prendre parti ailleurs, & se separer.

Il se trouva bien d'autres Troupes, qui ne demandoient pas mieux que de m'attirer avec eux, mais j'étois déjà las de la profession, & ne m'y étois mis que par nécessité.

*Buscon fait confidence avec un des Comediens, & s'en vont ensemble à Seville. Il devient amoureux de la fille d'un Marchand fort riche. Il entre pour seruiteur domestique chez elle. Les admirables feintes, de guisemens, & subtiles inuexions, dont Buscon se sert pour obliger cette fille à l'aimer, & enfin son mariage avec elle, qui est une agréable histoire.*

**M**E voyant dont assez bien couvert, & environ mille francs en bourse, je fis confidence avec ce Comedien qui m'avoit introduit dans la compagnie, qui s'appelloit Alistor ; homme de courage, & qui n'avoit pas mauvais esprit : nous déliberâmes ensemble de courte le pays, & d'aller à Seville, avec dessein, étran-la, de changer d'habit & de condition, & de contrefaire les Cavaliers, pour frequenter plus librement les Academies du jeu, & essayer à faire valoir l'intelligence que nous avions avec les cartes & les dez.

Nous achetâmes chacun une bonne mulle, & arrivâmes assez heureusement à Seville, une des plus belles citez d'Espagne, sans avoir rien debourcé de nôtre argent, car il étoit trouvé par le chemin des dupes que nous avions embarquez dans le jeu, & que nous sçeûmes si bien plumer, qu'ils nous defrayerent.

Peu de tems après nôtre arrivée, nous vendîmes nos montures, & nous nous mîmes en l'équipage que nous nous étions proposez, & où la Comedie nous avoit si bien stilez, que personne ne nous pouvoit prendre pour autres, que pour Gentilshommes.

Nous commençames donc à nous informer quelles compagnies il y avoit, & les lieux où elles s'assembloient, & pour en avoir plus de connoissance, nous nous promenions par la Ville, & apprenions le nom des rues des maisons, & des Grands qui y residioient, mais il nous fallut bien-tôt changer de projet : car un jour comme nous faisons cét exercice, & que je considerois un bâtiment qui me sembloit assez remarquable, j'apperçeus une jeune bourgeoise à une fenestre douée d'une parfaite beauté, qui ne paroissoit pas avoir plus de quinze ans.

Comme je la contemplois, elle se retira, & moi je passai outre. Alors m'adressant à mon camarade : Que dis-tu Alistor ? as-tu veu cette Dame qui étoit à cette fenestre ? Oui, répond-il, je serois fort marri de ne l'avoir pas veüe, car c'est un visage digne d'admiration : & moi lui dis-je, je voudrois ne l'avoir jamais regardée, car elle m'a ravi l'ame.



Alors pensant que je parlasse de galanterie, se mist à me gauffer ; & à me dire que je n'avois pas le goût dépravé : on pourroit bien, disoit-il, se piquer d'un moindre sujet ; mais passons chemin, ce n'est pas viande pour nos oiseaux.

Nous fîmes encore quelques tours par la Ville, & gagnâmes nôtre logis, car il étoit heure de souper, mais étant à table, il fut hors de mon pouvoir de manger, ny de rien dire.

Quand l'heure de se retirer fut venuë, nous nous allâmes coucher, mais toute la nuit je ne fis que soupirer & regretter ma condition, qui m'empêchoit de suivre mon inclination. Alistor qui avoit un grand ressentiment de ma peine, me promettoit des choses impossible pour me consoler.

Il ne faut, disoit-il que s'informer de la qualité & de son bien, & si c'est quelque chose qui merite d'employer l'industrie, quand nous y devrions peir, il faut tenter nôtre fortune.

Je n'étois pas encore si aveuglé de passion, que ie ne connusse bien que ces projets-la étoient chimeriques, mais pourtant ils ne laissoient pas de m'alléger l'esprit.

Le jour venu, nous allâmes ensemble en la rue, ou j'avois laissé mon cœur & perdu ma liberté, à dessein de nous enquerir qui étoit cette humaine divinité : On nous dit que s'étoit la fille d'un riche Marchand, qui depuis six mois étoit allé aux Indes, & que cette beauté-la, demeuroit en la garde de sa mere, & d'un sien oncle associé dans le negoce avec son pere : qu'elle s'appelloit Rozele, qu'elle étoit recherchée de plusieurs Cavaliers de Seville, tant

parce qu'elle étoit fille unique d'une maison extrêmement riche, que parce qu'elle étoit aussi uniquement belle.

Ce discours-la me fit juger que j'étois blessé à mort, & qu'il n'y avoit point d'esperance de guérison : mais comme l'amour éveille l'esprit, & suggere des inventions ; ayant appris qu'il étoit mort un serviteur qui menoit & accompagnoit la mere & la fille quand elles sortoient de la maison, & d'ailleurs, que l'oncle de Rozele avoit congédié le sien ; ie me persuadai qu'Alistor & moi, pouvions bien esperer d'entrer en leur place.

Je lui communiquai cette invention qu'il trouva fort a propos, & pour essayer à le convertir en effet il me fallut prendre des habits de moindre éclat que ceux que nous avions achetez.

Nous pratiquâmes un Tailleur qui demouroit auprès de la maison de Rozele, & lui prisment deux pistoles pour son vin, s'il nous pouvoit faire entrer en la place vacante de ces deux domestique.

Ce Tailleur nous accorde ce que nous desirions, jugeant la chose assez facile, selon la belle deffaire dont nous étions : tant y a, qu'il agit si dextrement que peu de iours après il nous mena dans le logis, & nous presenta à l'oncle de Rozele. lequel ayant considéré nôtre mine, & après nous avoir fait quelques legeres interrogations, nous sarresta a son service, pour y aller des le lendemain.

Or afin de mieux conduire nôtre artifice, nous avions avisé Alistor & moi, que ie porterois une camifolle de Milan par dessous ma roupille, à laquelle seroit attaché l'ordre de saint Jacques, avec une

toquille d'or, & la Croix couverte selon la forme, laquelle serviroit à faire croire que j'étois Chevalier de cet ordre là, quand nous en verrions l'occasion propre & favorable.

Le jour venu que nous avions promis à l'oncle de Rozele; nous ne manquâmes pas de l'aller trouver. Il nous instruisit, & on nous mit en possession au service qu'on desiroit de nous, en quoi depuis nous lui donnâmes tant de contentement, comme aussi à la belle-sœur & à sa niepee, qu'ils l'ouïent à toute heure celui qui nous avoit donné à eux.

Pour le regard des autres serviteurs, il nous fut aisé de gagner leurs affections, par le moyen de certaines petites liberalitez que je leur faisois; car la liberalité est la fille aînée de l'amour, de façon qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers exposé sa vie pour nous.

Nôtre argent qui montoit environ à mille francs; fut mis entre mains d'un Marchand, sans lui en demander aucun intérêt, mais à condition qu'il nous fourniroit de lettres de change en mon nom, de diverses sommes, pourveu que le total n'excedât point le principal.

Le Marchand accepta le parti, voyant qu'il n'y avoit rien à hazarder, & nous donna tant de lettres de change que nous desirerons, lesquelles étoient acceptés de lui, pour recevoir les parties qu'elles contiennent, quand bon nous sembleroit.

Avec cette prémunition, je fis confiance, tantôt avec un serviteur, & tantôt avec l'autre, en leur montrant comme en secret ces lettres avec priere expresse de n'en rien dire à personne, & par l'entremise des

beuvettes que nous faisons avec eux, Alistor & moi, nous maintenions nôtre intelligence.

Ce Banquier Marchand étoit connu de tous, & partant il nous étoit aisé de leur faire croire la vérité, mais pour les étonner d'avantage, je les menai souvent avec moi, & en leur présence je recevois l'argent de mes lettres, ce qui étoit cause qu'ils faisoient mille discours en leur esprit, soupçonnant que j'étois quelque personne de condition : & ce qui leur en fortifioit d'avantage l'opinion, c'étoit que de fois à autre, Alistor me rendoit des respects comme de valet à maître, & lors nous faisons semblant de croire que personne ne nous voyoit. Il demouroit nuë teste devant moi, & si je laissois tomber que que chose, il la relevoit & me la rendoit.

Et parce qu'une affaire n'est pas secreete, quand un valet la scait, ne se passa gueres de tems que leur maître n'en fut averti, quand nous le reconnûmes par les questions & le traitement qu'il nous fit depuis, sans toutefois nous pouvoit jamais surprendre en nos propos; car nous étions des dessalez, il ne tira de nous que ce que nous voulions qu'il sceût.

Comme je vis que ce soupçon la m'étoit déja assez favorable, je commencai à chercher des occasions de rendre service à Rozele, quand elle appelloit quelque serviteur, j'étois toujous le premier qui me presentoit, & cela fut si souvent reiteré, qu'elle y prit garde.

Je ne perdois point de tems à lui jeter des œillades amoureuses, dont je scavois merveilleusement bien l'adresse, pour l'avoir aprise dans la Comedie;

aussi le faisois-je avec tant de dextérité, qu'elle me surprenoit à tout moment ayant les yeux sur elle.

Enfin elle prit quelque intelligence de ma passion, & ne s'offençoit nullement de se voir aimée : tant s'en faut, elle souhaitoit que les opinions qu'ils avoient tous conceu de mon déguisement fussent véritables, & que ma qualité & mon bien se rapportassent à ma façon, à ma taille, & à mes actions, afin de voir s'il y auroit apparence de recevoir les offres mutuelles de mes affections. En cette pensée, elle fit toutes les diligences qui lui fut possible, pour découvrir tout ce qui en étoit. Elle faisoit prendre garde à ceux de dehors que je pourrois fréquenter. Je ne voyois qu'espions autour de moi, qui faisoient dete de tous mes départemens, & même elle entreprit de flatter Alistor ; mais il étoit si accort, & contrefaisoit si naïvement bien l'innocence, qu'elle ne peut apprendre de lui autre chose, sinon qu'encore que ie fusse de condition servile, j'avois le cœur, le courage & la vertu d'un homme d'honneur.

Quand Alistor m'eût fait le recit de toutes les interrogations que Rozele lui avoit faites. Je m'avisois de mettre par écrit une lettre que ie scavois par cœur, pour lui imprimer tout à fait la créance que ie lui voulois donner de moi.

Cette lettre étant assez industrieusement faite, ie la mis dans ma poche, & un iour comme ie passoit auprès de Rozele, ie la laissai tomber comme par negligence en tirant mon mouchoir. Elle ne l'eus pas plutôt apperceuë, qu'elle l'amassa sans dire mot, car elle avoit une extrême envie de me connoître, & de sçavoir mes qualitez, & croyoit bien en ap-  
prendre

prendre quelque chose par cette lettre. Et à l'instant impatiente de voir ce qu'elle contenoit, s'en alla vîtement dans sa chambre, ou elle vit cette subscription qui lui donna une petite émotion & fremissement de sang.

---

**A DOM FERNAND ARMINDEZ**  
*de Medoce, Chevalier de l'Ordre  
de saint Jacques.*

*Et l'ayant ouverte, elle y vit ces paroles.*

**V**os adversaires font des diligences si exactes pour découvrir ou vous êtes, qu'il faut bien prendre garde à soi quand on vous écrit; ils sont si puissans qu'il mettent des espions par tout, ou ils n'épargnent rien; C'est l'excuse legitime du silence que j'ai long-tems gardé, mais à present que Rodrigo, qui sortant de Page du Comte d'Arangol votre frere, s'en va aux Indes. Je l'ai chargé de ce mot, connoissant son zele & sa fidelité à vôtre service.

Vous sçavez donc, que nous avons si dextremens menagé les approches du Roy, par l'entremise de nos amis, que vous le servirez dix ans en Flandre, contre les peuples revoltez d'Hollande. C'est une espece d'exil, mais esperons dans peu de jours que la faveur entiere nous sera faite, & que satisfaisant à la partie civile, vous pourrez revenir en vôtre patrie. Contentez-vous de cela pour cette heure,

on n'en peut pas tant obtenir à la fois , & vous assure que nous ne perdons point de tems , comme votre frere le peut témoigner. Cependant exercez toujours votre vertu , en supportant patiemment ce déguisement de condition servile que vous avez choisie pour asile , & esperez que la dureté de cette vie-la ne durera plus guere.

*De Valadolid , &c.*

*DOM JOSEPH PIMENTEL.*

A mesure que l'innocente Rozele lisoit cette lettre , elle s'embarassoit incensiblement dans les filets que je lui avois tendus : autant de mots qu'elle contenoit , c'étoient autant de pointes qui lui picquoient le cœur ; elle se remet en la pensée toutes mes actions , les lettres de changes , & les soupçons que l'on avoit de moi , & ayant confronté tout cela avec les discours de cette traîtresse missive : elle fit place à l'amour , & lui donna libre entrée dans son cœur. Elle serre curieusement cet écrit , & ignorent le mauvais office qu'elle se rendoit à lui-même , elle s'en revient au lieu ou je l'avois laissé tomber.

En cet instant-la , je passai auprès d'elle avec le respect que j'avois accoutumé de lui rendre toutes fois avec un visage qui témoignoit un grand mecontentement. Elle prenoit garde à tous mes mouvemens , & moi sans dire mot , n'y faire semblant de rien , je regarde de toutes parts , feignant de chercher ma lettre.

A la fin quand Rozele eut bien considéré à peine ou eu il sembloit que j'étois, elle me demanda que je cherchois, je lui répondis plusieurs fois que je ne cherchois rien. Non, non, dit-elle, vous êtes en peine de quelque chose, dites moi ce que vous avez perdu, Madame, c'est une chose de peu de valeur, cela ne vaut pas le chercher, ce n'est qu'un papier ou il y a des vers qu'un de mes amis a faits. Néanmoins enseignant de n'en rien tenir conte, je faisois des gestes qui témoignoit si naïvement un grand déplaisir, que la pauvre Rozele qui en avoit compassion, fut quasi sur le point de me rendre cette ferre: mais la-dessus arriva compagnie dans la maison, qui l'obligea à se retirer, & me laissa-la. Je m'en vais aussi-tôt rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Alistor qui jugea que nôtre affaire s'acheminoit à bien. En effet, depuis cette heure-la, Rozele me fit connoître qu'elle avoit presque autant de passion pour moi, que j'en avois pour elle.

En tous les services dont elle avoit besoin, on n'appelloit jamais d'autre que Palinte, car ce fut le nom que j'avois en entrant serviteur dans sa maison, & elle n'en prenoit plaisir qu'à deviser & s'entretenir avec moi, & à me commander, & moi à lui obéir.

La mere de Rozele ne se donnoit pas trop de peine à garder sa fille, elle la laissoit librement dans la maison sur sa foy, étant peut être fort assurée de sa sagesse; pour s'en aller tantôt à une pourmenade, & tantôt à une devotion, qui sert bien souvent de pretexte pour aller passer le tems.

Or une fois que cette bonne Dame-la étoit sortie du logis pour un pareil sujet, j'arrivai de la Ville,

Alistor me vint ouvrir la porte, & me dit que Rozele étoit demeurée seule au logis, & qu'elle m'avoit fait appeler deux ou trois fois, qu'il croyoit qu'elle fut en la salle qui regardoit sur la porte, peut-être pour me voir entrer.

Vous me contez la d'agréable nouvelles, lui dis-je, mais allons en nôtre chambre, auparavant que de lui aller parler, car il s'est découvert une manche de ma roupille qu'il faut refaire. Nous entrons, j'apercevoi Rozele qui regardoit à travers d'une vitre de la salle, & toutefois je ne laissai pas de passer outre, & de prendre le chemin de nôtre chambre, sans lui donner à connoître que je l'eusse veüe, ny que j'eusse appris qu'elle m'eût demandé.

Ayant fermé la porte de nôtre chambre, Alistor me devesti ma roupille, & cependant je me mets dans une chaire pour me reposer, car j'étois las d'avoir cheminai. J'avois sur moi cette camisole de Milan enrichie d'or & d'argent, sur laquelle étoit cousu l'Ordre de saint Jacques; & comme j'étois en cette posture, j'entendis comme s'il y eût eu quelqu'un à la porte qui regardât par la serrure: en même tems je fis le signal que nous entendions Alistor & moi, pour l'obliger à me respecter, quand l'occasion s'en presenteroit, & lui étant nuë teste, & tout debout devant moi qui étois assis. Je lui tins ce langage: Alistor j'ai assez d'expérience de ta fidélité & de ta valeur, tu sçais le service que j'ai voué à Rozele, & la passion qui me tourmente à son sujet, que toutefois je ne lui oserois découvrir, non plus que ma qualité, jusques à ce que mes affaires soient en meilleur terme. Mais de peur qu'elle ne

s'embarque cependant en quelque affection, au préjudice des desseins que j'ai de demander en mariage, il nous faut donner une escarmouche à ces Cavaliers, qui tous les soirs expriment leurs passions par la musique ou la poésie; certes je ne scaurois plus les souffrir, il faut que je les écarte d'ici, cela se pourra facilement faire sans scandale, car on ne se doutera jamais que ce soit nous. En achevant cette parole je me leve, & faisant quelque lentes démarches, comme en me pourmenant allant vers la porte, je donnai loisir à Rozele de se retirer, car je me doutois bien que c'étoit elle, je connoissois son esprit curieux.

Elle qui avoit ouï tout ce discours, qui l'avoit mise en fort grande allarme, & desirant me détourner de la proposition que j'avois faite, me fit appeler: je prend vîtement ma roupille, & m'en vais après elle au jardin où elle alloit, je l'aborde, demeurant toujours dans le respect que j'avois accoutumé. Elle se met sur un siege de gazon, & me commanda de m'asseoir auprès d'elle.

Je fus long-tems à faire des excuses & des soumissions respectueuses, témoignant d'être tout confus & honteux de l'honneur extraordinaire qu'elle me faisoit. Vous en userez comme il vous plaira, Seigneur Don Fernand, me dit elle, vous êtes de condition pour donner la loi par tout où vous êtes.

Ha Dieu! dis-je alors avec un grand soupir, & me tirant deux pas en arriere fort effrayée. Non, non dit elle, cela ne sert plus de rien, vous êtes reconnu nous scavons bien qui vous êtes, vous avez beau vous deguiser, vous avez trop d'éclat pour demeu-

rer si long-tems inconnu. Mais nous avons grand sujet de nous plaindre de vous, d'avoir souffert que nous vous ayons tant donné de sujet de vous moquer de nos naïvetez, ne vous avoir pas traité comme vôtre qualité le merite, toutefois-puisque vous êtes cause de la faute, vous la trouverez plus excusable.

A mesure qu'elle parloit, je faisois d'avant plus de l'étonné. Moi, Madame ? lui dis-je, Oüi vous, Monsieur, me répond-elle, tenez, tenez voila le témoin qui nous a découvert vôtre déguisement.

Voila la lettre que vous perdîtes avant-hier, qui vous a mis tant en peine. Disant cela, elle me donne cette lettre qui avoit fait un si bon effet. Je la pris en levant les épaules avouant que j'étois découvert.

Après plusieurs complimens de par & d'autre, elle me pria de lui conter le sujet de mon déguisement, & lors je lui fis le recit d'un discours que ie sçavois par cœur, qui m'avoit servi à cajoler Annete la fille de mon hôtesse.

Vous sçavez Madame, que je servois une Dame de la Cour, plutôt par galanterie, que par aucune amoureuse passion, & à laquelle en même tems un des plus illustres Cavaliers d'Espagne faisoit la cour, mais combien que ses merites fussent incomparables, il ne pût jamais pourtant obtenir une seule petite faveur d'elle, & toute-fois elle en étoit fort liberale en mon endroit, sans le meriter, parce que je ne l'aimois pas.

Ce Cavalier entra en jalousie contre moy, & me vient trouver une nuit, comme ie parlois à elle par un greillis d'une fenestre de la maison.

Il m'attaque sur le lieu même, & encore qu'il fut fort vaillant, & accompagné de gens de courage, il eut du malheur, car il demeura sur le carreau, la mort épouvanta si fort ses suivans, qu'ils abandonnerent la le corps: ils s'enfuirent, & nous laisserent le champ de bataille, & la victoire quant & quant, à Alistor & moi. Et parce, comme je vous ai dit, que c'étoit un Seigneur en qualité, & en la mort duquel le Roy se sentoit interessé, il me fallut éviter les ar- taintes de la Justice, & me sauver déguisé en cette Ville. Deux jours après nôtre arrivée, comme je m'allois promenant par les rues, je passai devant cette maison, vous étiez alors à la fenestre, ou vous paroissiez telle que vous êtes, comme une divinité dans un ciel. Dès ce moment-là, ma liberté me fut ravie, & me fut impossible de vivre hors de vôtre adorable presence. De sorte que pour donner quel- que allegement à ma passion je recherchai toutes les inventions dont Amour me put instruire, pour être receu chez vous en qualité de serviteur domestique, & je rends graces à ma bonne fortune de ce qu'elle m'a gratifié de cet honneur-là, car quand je ne se- rois pas trouvé digne de vous posséder par la per- mission des loix, je m'estimerai toujours fort glo- rieux d'avoir servi une si belle maîtresse en qualité de valet. Sans cet artifice-la, je n'eusse jamais pu vous aborder, & m'eût fallu mourir sans espoir d'aucun secours: ma qualité vous eût obligée à trop de retenue; la ceremonie m'eût donné mille empêchemens, & parmi tout cela, ma vie eust été en grand hazard, car peut être que la justice se fut saisi de moi, & tout ce que j'eusse pu attendre de

mieux étant découvert, c'eût été de m'absenter de la Ville; mais quel supplice! j'eusse mieux aimé mille fois souffrir tous ceux où la rigueur de la Justice m'auroit pû condamner, que de me résoudre à quitter le lieu de vôtre séjour. Mon dessein étoit d'attendre chez vous, & dans ce glorieux servage, que mes amis eussent appaisé le couroux du Roy, & qu'il me fust permis de vous déclarer mon nom & mes intentions; mais puis que le Ciel a devancé mes espérances, en vous découvrant qui je suis, ie aussi la hardiesse de vous découvrir ma passion: vous conjurant de recevoir l'offre que je vous fais de mon cœur, & de tout ce que ie possède d'honneur & de biens dans le monde.

Il ne me fut pas beaucoup difficile d'accompagner ce discours de soupirs; car véritablement ma passion étoit grande. Rozele m'écouta avec des démonstrations d'une si grande tendresse d'amour, que j'avois quasi regret de la tromper comme ie faisois. Monsieur, me dit-elle, si vos ressentimens sont aussi véritables que vous les scavez bien représenter, ie me puis réputer la fille la mieux fortunée qui fut jamais de ma condition, me voyant honorée d'une telle recherche que la vôtre; & pour témoigner que ie suis toute disposée à contribuer tout ce qui me sera possible pour vôtre contentement, & pour l'avantage qui m'en peut avenir, ie vous donne avis, que le retardement de ce que vous désirez ne sera limité, que du tems que vous différerez à me demander à ma mere & à mon oncle, à qui mon pere a donné en pouvoir absolu en cét affaire. Disant cela, deux roses vermeilles paturent sur les joues,